François chez les Sarrazins

Le récit ci-dessous est un extrait[1] de la *Vie de François d'Assise* de Julien de Spire (VJS), inspirée de la *Vita Prima* de Thomas de Celano.

La raison d'être de cette Vie était liturgique : elle était destinée aux lectures de la solennité de la Saint-François et de son octave. Elle n'est pas historique, au sens moderne du terme, car elle propose une relecture littéraire et théologique des faits et gestes de François.

Brûlant du plus ardent désir de martyre, le bienheureux François, à la sixième année de sa conversion[2], voulut partir pour les régions de Syrie[3], afin d'y annoncer l'Évangile de Jésus Christ aux Sarrasins. Il prit donc la route pour aller en Syrie, bien sûr ; mais comme soufflaient des vents contraires, le navire qui l'emmenait aborda les régions d'Esclavonie[4]. Il entendit de la bouche des marins que le navire ne pourrait passer en Syrie cette année-là : frustré de son vœu, il prit un autre navire à destination d'Ancône, ayant tout juste reçu la permission des marins, qui craignaient de ne pas avoir acheté assez de provisions.

En cela, *le Seigneur fit* par son intermédiaire *mémoire de ses merveilles*[5]. Il s'était levé en effet une tempête en mer, forte et prolongée ; la pitance manquait déjà aux marins, juste après leurs longs efforts : c'est à ce moment-là qu'ils échappèrent à leur perte, grâce au soutien de celui à qui ils avaient d'abord refusé l'entrée du navire par crainte du manque de vivres. Car le bienheureux François, grâce au Seigneur qui y pourvoyait pour lui, en avait emporté en cachette, bien que, de toute manière, pas en quantité suffisante pour beaucoup de monde : pour ses mérites et par intervention divine, les vivres augmentèrent au point de subvenir en abondance aux besoins de tous jusqu'au port d'Ancône, malgré un dépassement de plusieurs jours de voyage. En voyant cela, les marins rendaient immensément grâce à la clémence du Sauveur de tous, lui qui les avait délivrés du danger de mort par l'intermédiaire de son serviteur François.

Quand le saint homme débarqua à terre, il se mit à nouveau à répandre la semence de la parole divine et en recueillit le fruit en hommes aptes, plus nombreux, qui le suivaient. Mais la ferveur pour le martyre ne s'attiédit pas encore en lui ; aussi n'a-t-il pas pu – prenant peu après la route en direction du Maroc pour prêcher la foi

[1] VJS, VII, 34-36 in *François d'Assise. Écrits, Vies, témoignages* (édition du VIII[e] centenaire), Jacques Dalarun (dir.), Paris, Le Cerf / Éditions franciscaines, 2010, p. 800-803.

[2] Probablement en 1211.

[3] Sous le terme « Syrie », on désigne au Moyen Âge un espace plus large que l'actuel pays portant ce nom, englobant les États latins et le rivage égyptien. Il faut donc entendre ici les Lieux saints.

[4] Alors la côte de Dalmatie, qui fait face à l'Italie, sur la rive orientale de l'Adriatique.

[5] Voir Ps 110 (111).

du Christ au miramamolin[6] et à ses affidés – ne pas s'y hâter avec un élan quelquefois si puissant qu'il délaissait le compagnon de son voyage en courant tout seul en avant à cause de l'ivresse de son esprit. Mais déjà après avoir avancé avec une extrême ferveur jusqu'en Espagne[7], comme le Seigneur en disposait autrement pour le salut de nombreuses autres personnes, lui faisant obstacle par de très graves affections du corps, il rentra à nouveau en Italie.

À son arrivée, il séjourna quelque peu près de Sainte-Marie-de-la-Portioncule. À cette époque aussi, il reçut à l'Ordre des lettrés et des nobles, à qui il donna ses soins de manière digne et appropriée, avec un discernement particulier qui faisait son admirable ascendant sur les autres. D'ailleurs, le saint homme, bien qu'il fût forcé, bien malgré lui, de remettre son projet, ne renonça pourtant pas à sa première ferveur pour le martyre, jusqu'à ce qu'il finît par faire la traversée, la treizième année de sa conversion[8], vers les régions de Syrie. Et malgré les combats menés alors quotidiennement entre chrétiens et infidèles[9], lui pourtant, *ayant mis sa confiance dans le Seigneur*, n'avait pas peur d'aller, avec un péril évident, chez le sultan. Accablé, avant d'y parvenir, de coups et d'outrages, durs et nombreux, il fut enfin en mesure d'être personnellement mis en présence du sultan[10].

Mais il serait long de raconter combien grandes étaient la fermeté avec laquelle il persista à rester devant lui et l'éloquence avec laquelle il rabattit les propos de ceux qui aboyaient après la foi chrétienne[11]. Quant au sultan, il l'accueillit avec un immense honneur et lui offrit plusieurs présents fort précieux. Le saint de Dieu leur voua le même mépris qu'à des ordures : le sultan éprouva plus de stupeur au sujet de cet homme différent de tous les autres et en fut d'autant plus attentif à ses paroles. Mais *le bienheureux homme n'accomplit* pas le moins du monde *son désir*[12] en tout cela : le Seigneur lui réserva, pour privilège d'une grâce exceptionnelle, chose plus admirable, de porter la marque de ses stigmates[13].

[6] Le mot « miramamolin » ou « miramolin » est une corruption médiévale de l'arabe « emir al-moumenin », « commandeur des croyants ». Il désigne ici le calife fatimide du Maroc Muhammad an-Nâsir (1199-1213) ou son fils Yûsuf al-Mustansir (1213-1223).

[7] Après l'échec du voyage maritime, François a choisi la voie de terre jusqu'à Gibraltar.

[8] En 1219.

[9] Après le siège de Damiette par les croisés (9 mai 1218-29 août 1219) et le désastre militaire auquel il aboutit pour eux, des négociations de paix se tinrent entre croisés et Sarrasins, jusqu'au 26 septembre 1219, où la guerre reprit.

[10] Il s'agit du sultan ayyubide al-Malik al-Kâmil (1218-1238).

[11] Voir l'éloge des persécutions chez les Sarrasins en 1Reg 16 10-21.

[12] Le désir de martyre de François.

[13] Julien de Spire explicite ici une allusion très voilée au « privilège d'une grâce exceptionnelle » en 1C 57.